

La fille aux cheveux de lin (récit)

Thomas Pavel

Volume 27, numéro 2 (158), avril 1985

Universitaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pavel, T. (1985). La fille aux cheveux de lin (récit). *Liberté*, 27(2), 91–102.

THOMAS PAVEL

LA FILLE AUX CHEVEUX DE LIN

récit

Il n'y a rien de plus propre à rappeler la grandeur du destin que d'être surpris à proximité de ses soudains mouvements, car les grincements de l'histoire ne s'entendent avec netteté qu'à l'heure et à l'endroit où ses immenses gonds, après un long sommeil, se remettent en marche. Ce n'est d'ailleurs peut-être pas tout à fait vrai. Bien que né le jour de l'attaque allemande contre la Russie, et devenu majeur à la veille des grands procès qui coûtèrent la vie à son père et à bien d'autres innocents, Louis se trouvait en mai 1968 dans une petite université agitée au sud-ouest de la France, sans nullement s'apercevoir des sens obviés ou cachés que le gai tourbillon faisait danser au-dessus des landes (voir *El ruido obscuro*). Egotiste, toujours fatigué de parler une langue mal connue, il errait à travers le campus incendié à la recherche d'un prétexte pour annuler son inscription sans pour autant perdre sa bourse; mais les responsables étaient absents, démunis ou perplexes, et il dut, afin de ne pas rater son départ pour le Canada, voyager en charrette jusqu'à la frontière espagnole en compagnie d'un fermier auvergnat et de sa fille, dont il n'oublia jamais les cheveux de lin.

Gloss, au contraire, débarqué à Paris un an plus tard, fut parcouru incessamment par les frissons d'une actualité pourtant déjà quelque peu affadie. Dès lors qu'il aborda le sol sacré, il se présenta au

Panthéon, furtivement toucha les paniers à salade stationnés aux alentours, étreignit les belles colonnes du monument, s'attarda devant les murs de la Faculté de Droit, encore couverts de graffiti. Une tache de soleil glissant le long de la façade arquée lui dévoila d'un coup la *glyptomancie*, ou l'art de lire le vif du passé à l'aspect des pierres maculées, discipline à mystères épouvantables, et qu'il mit à profit dans ses fragments perdus *Sur l'effacement*. Le goût du café express l'éblouit, de même que les étalages surchargés de vieux et de nouveaux livres, l'épaisseur des maronniers, la multitude des chiens. Il emprunta à sa grand-tante l'astronomique somme de trois mille francs nouveaux, et s'installa dans une chambre avec eau courante rue de l'Odéon, en face de l'*Ourartou*, tapis et miniatures d'Orient.

«Que comptez-vous faire pendant les mois à venir?» lui demanda un cousin éloigné, homme de loi, qui à l'insistance de sa bienfaitrice avait consenti à le recevoir rue de Beaune dans un petit bureau meublé style brocante. Sans attendre la réponse du pauvre parent, il ajouta: «Mais étudier, évidemment!» et s'éparpilla dans une apologie de l'assiduité intellectuelle, cette ineffaçable marque du clan: foin de l'exil, des passagères déchéances, des revers de fortune, car toujours... Balayant le kilim un peu bouffi, le regard de Gloss grimpa sur les pieds écaillés du secrétaire, et dans la vitre qui couvrait une plantureuse bergère endormie il retrouva le jeune avocat compulsant avec fébrilité un volumineux livre jaune. C'était une édition déjà périmée de l'annuaire de l'Université de Paris (la dernière se faisait encore attendre, vu les troubles; mais enfin, les changements restaient minimes, les noms familiers ornant toujours l'invariable catalogue de prestations). A la faveur d'un appel téléphonique, Gloss put consulter l'annuaire et noter quelques adresses et horaires. Frétilant d'aise, son cousin s'était tourné vers la fenêtre et conversait sans doute avec une amie de longue date. Gloss, qui cette saison-là méprisait les femmes, sortit sans bruit.

La vie de Gloss souffrait d'une douloureuse

carence provoquée par un de ces faux pas dont on ne se relève qu'au prix d'efforts infinis. Il est vrai qu'en 1956, âgé seulement de dix-sept ans, il s'était héroïquement abstenu de sortir dans la rue avec les étudiants. Sa prudence lui épargna les longues peines de prison échues aux manifestants; mais suffit-il de se lever de bonne heure? Il faut encore arriver à temps. Deux ans plus tard, à l'aurore d'un nouveau gel, quelqu'un se rappela l'avoir aperçu entrer dans une église. Raison suffisante pour qu'on lui accordât, lors d'une réunion houleuse, une petite place au banc des démasqués. Sur le coup, il se félicita d'avoir uniquement été exclu à jamais de l'Université, sans devoir aussitôt accompagner, comme les autres, les civils en blousons de cuir brun qui les attendaient à la sortie. Il dut sa grâce à la complète docilité dont il fit preuve, agrémentée d'une belle descente dans l'abjection. Par la suite il confia à Louis que plusieurs traits particulièrement heureux lui en avaient été inspirés par les scènes d'aveux d'un récent film sur les contre-révolutionnaires, tant il est vrai que dans toute situation il importe de maîtriser son rôle. Et bien que par ailleurs il n'eût jamais commis l'acte dont on l'inculpait, il attribua la clémence de ses juges à quelque intervention surnaturelle, comme si le Ciel avait décidé de protéger jusqu'à ceux qu'on tenait à tort pour ses fidèles. Troublé par cette pensée et n'ayant plus grand-chose à craindre, il se mit à fréquenter la messe avec assiduité.

L'exclusion ne cessa toutefois pas de le travailler. Louis, le seul ami qui n'avait pas rompu avec lui, lui refilait d'incompréhensibles notes de cours et des listes de livres peu trouvables. Cela se passait avant l'âge de la photocopie, et, surtout, bien en dehors de son territoire. Avant de les rendre, Gloss parcourait avidement les feuilles griffonnées d'abréviations, de notules, de termes soulignés, de flèches et d'accolades qui renfermaient le savoir convié: dialectes saxons, conflits entre la Turquie et l'Autriche, phonétique ésotérique, leçons de paléographie. Il passait les soirées à la Bibliothèque Centrale, dont l'installation

dans les locaux de la Bourse depuis longtemps fermée n'avait bien entendu pas eu lieu sans la kyrielle de discours bien sentis et de slogans relevant avec un bel entrain le contraste entre deux sociétés et deux visions de l'homme. Les somptueuses salles de lecture, ornées de hauts miroirs et de rideaux de tulle, éclairées par de lourds chandeliers en cristal de Murano aux sinueuses tiges bleues, restaient ouvertes tard dans la nuit, sous le regard limpide de la surveillante aux yeux pers. La plupart des ouvrages que Gloss cherchait n'étaient assurément pas disponibles, bien que les fonds de l'établissement provinssent en grande partie de l'ancien Collège des Trois Principautés, renommé pour ses collections. Mais les *Grunndrisse* et les *Reallexiconen*, les manuels d'archéologie et de folklore, les grands dictionnaires historiques et étymologiques se dérobaient, laissant la place aux traductions de classiques, invariablement munies d'introductions bien-pensantes. La déception de Gloss allait croissant. Et pourtant, les livres désirés devaient bien s'y trouver, il ne pouvait y avoir de doute; d'ailleurs, avant d'être englouti par le monde souterrain, Werner ne lui avait-il pas détaillé les richesses du vieux Collège? A moins qu'en dépit des pratiques habituelles, la bibliothèque des Trois Principautés n'eût pris le chemin du Cours des Champs, comme tant de collections entassées dans les étroites catacombes qui longeaient la berge sud de la rivière. Jouissant d'une de ces chances inouïes et passagères, et qui le plus souvent finissaient mal, Werner avait pu visiter les catacombes en compagnie de son oncle, le directeur d'un important commerce de livres d'occasion. Et si les sources de son ami ne s'avéraient pas dignes de confiance? Car après tout, comment juger? A qui s'adresser pour vérifier des renseignements qu'il valait assurément mieux ne pas avoir l'air de connaître? Avec l'avance de l'automne, Gloss, gagné par le découragement, espaça ses visites à l'ex-Bourse.

La famille revint alors à la charge, en le pressant de chercher un emploi. Une cousine de son père,

nommée directrice du grand entrepôt de bois de chauffage au nord de la ville, lui avait promis un poste de bureau si toutefois le résultat des interventions aux échelons supérieurs s'avérait favorable, et à condition encore que le tout-puissant service du personnel donnât son accord. La rareté du bois, denrée essentielle dans une ville où la plupart des habitations étaient encore chauffées à l'ancienne, conférait une singulière importance à ceux qui en surveillaient la distribution. Les cartes de rationnement ne donnant droit qu'à des volumes infimes, il était toujours nécessaire d'acheter des quantités supplémentaires. Malgré des prix exorbitants, on n'avait accès au bois «libre», comme on l'appelait, qu'au bout de longues attentes, souvent déçues d'ailleurs parce que les rares arrivages de la marchandise n'obéissaient à aucune règle, et qu'il fallait pour en profiter avoir un ami à l'intérieur de l'entrepôt. Les candidats se pressaient donc de toutes parts, chacun poussé par quelque notable désireux d'élargir sa clientèle. Mais de ces luttes byzantines Gloss n'avait cure. Car il savait bien que si par quelque moyen, pour l'instant impossible à imaginer, il n'arrivait pas à réintégrer dans les douze mois une institution universitaire, son sursis militaire allait expirer et alors l'impensable deviendrait réalité: trois ans de service abrutissant, et la fin de tout espoir.

Nonobstant son peu d'intérêt, et ennuyé par les molles insistances de sa mère, Gloss alla toutefois à l'entrepôt dans le but de se faire remarquer par l'adjoint du service du personnel, dont on pouvait, semblait-il, gagner la faveur en lui offrant à boire et à manger aux guinguettes du voisinage. Grâce à sa maîtrise de l'argot desjoyen, Gloss réussit à se lier d'amitié avec le jeune M. Moûtardel, secrétaire de l'adjoint et gardien paisible du téléphone à manivelle. Une confession complète de ses déboires universitaires, exclusion comprise, lui valut la confiance du bureaucrate qui, pour cause de parties de cigarettes aux toilettes et d'un échec en défense locale anti-aérienne, avait naguère été mis à la porte du lycée.

Aux *belfers* (enseignants) Moûtardel vouait une *maladie* (haine) tranquille, mais drôlement efficace vu son poste. Accoudés au zinc d'un troquet, les deux exilés du savoir vidaient doucement des bocks de bière tiède en toisant les passantes. Depuis son arrivée à l'entrepôt, Moûtardel en avait vu des vertes et des pas mûres. Combien de jolies personnes ne lui avaient-elles pas accordé les premières faveurs, et les suivantes, en échange d'une meilleure place sur la liste d'attente ou d'un appel la veille de la distribution du bois! Blême d'émotion, Gloss oublia aussitôt le vrai but de ses démarches. Il implora Moûtardel de le présenter ne fût-ce qu'aux plus humbles exemplaires de la volée, juste à celles dont il ne se soucierait point lui-même. En vrai ami, Moûtardel le lui promit. Mais, soit qu'il eût un peu renchéri sur l'ampleur de ses succès, soit qu'il fût retenu par une secrète injustice poétique (celle qui toujours enlève le denier du pauvre pour l'offrir au riche, et cruellement poursuit la virginité en réservant les bonnes fortunes à ceux qui n'en rencontrent que trop), le jeune téléphoniste ne sut donner une suite intéressante à sa promesse.

Agité par tous les désirs, visité par tous les succubes, Gloss décida à la fin d'une nuit mal employée de revenir à l'entrepôt afin de tenter sa chance, avec ou sans l'appui de Moûtardel. Chose dite, chose faite. Il sauta dans le premier tramway et traversa la ville couverte de brumes blanches. A l'entrepôt, une file silencieuse longea déjà la clôture de béton. Pour justifier sa présence aux yeux bouffis des policiers placés à tous les coins de rue, il eut la présence d'esprit de se faire passer pour un des aide-camionneurs qui chargeaient la marchandise moyennant un petit salaire. Personne n'avait la moindre idée si le bois allait être distribué ou non; de petites bagarres n'en éclatèrent pas moins, car selon l'habitude desjoyenne chacun manœuvrait doucement pour devancer son prédécesseur dans la file. Les policiers, qui durent intervenir, demandèrent quelques cartes d'identité et menacèrent de renvoyer tout le monde chez soi. A sept heures, on ouvrit la grille et le public se rua en

désordre dans la vaste enceinte. Sortis des baraques, les fonctionnaires ordonnèrent une nouvelle file devant une chaîne suspendue entre deux poteaux, ce qui n'alla pas sans disputes, plusieurs consommateurs ayant frauduleusement changé de place à la faveur du mouvement. La police appréhenda un jeune homme aux yeux troubles. On apprit à la fin qu'il n'y aurait vraisemblablement pas de distribution de la journée, et la plupart des gens se dispersèrent. L'air vif sentait la bûche humide.

Un policier fit signe à Gloss qui s'approcha, le cœur transi. Fausse alerte, on ne voulait que l'envoyer derrière la baraque aider une citoyenne. Loin à droite et au fond, cachée parmi les piles de planches, une jeune fille gardait un gros monceau de bûches. «Par ici, lui cria-t-elle. Le camionneur arrive à l'instant. Ce sera combien?» Elle prit mal le silence de Gloss et lui jeta aussitôt: «Mais voyons, ce n'est pas grand-chose, à peine une demi-heure à chaque bout, et j'y mettrai la main. Coupe incluse et rangement dans la cave, disons cent klés, ça ira?» Gloss avait déjà vu quelque part ce visage piqueté de taches de rousseur, ce regard bleu et précis, ces tresses soulevées en chignon. «On verra pour le prix, mademoiselle, cent klés c'est vraiment trop, n'en parlons plus, vous me donnerez ce que vous voudrez», dit-il avec la voix traînarde et l'accent kronien des vendeurs ambulants de yogourt. Serré contre elle sur le siège étroit du camion à cheval, Gloss se donnait du courage: l'affaire allait bon train, ils avaient déjà fait un brin de conversation et surtout ils se rendaient *chez elle*. Mais en la regardant de biais à un tournant, il se sentit défaillir. Elle n'était autre que la jeune fidèle qui chaque dimanche assistait à la messe, assise non loin à sa gauche, et communiait toujours avec ferveur.

[Grâce à son assiduité, Gloss gagne l'amitié de la jeune fille, qui, plus fortunée que lui, occupe un emploi aux ateliers du Théâtre Municipal.]

Quelques semaines plus tard, alors que les premières neiges tardaient à fondre dans les jardins

publics, ils se virent dans la nécessité de chercher un abri. Les demeures des deux jeunes gens débordaient de locataires: Gloss partageait sa chambre avec un frère et un cousin, Danielle et sa mère n'avaient droit qu'à un studio sans cuisine dans un petit immeuble surpeuplé. L'horreur du vide régnait à Ville-Des-Joyes, au grand dam des amours naissantes. Louis, consulté, envoya Gloss chez l'ancien épicier du coin, devenu fonctionnaire à la mairie, qui haussa les épaules et référa le quémandeur à son beau-frère, gérant de blanchisserie et plombier clandestin. Celui-ci reçut aimablement le billet de cent klés offert par Gloss sur le conseil de Louis, et décrivit au jeune homme une belle résidence à moitié libre dans un village non loin de Ville-Des-Joyes. On s'y rendait en moins de deux heures, en prenant le tramway 6 jusqu'à la tête de ligne, et de là l'autobus d'Irmiz: «Cinquième arrêt, un bout de route vicinale, et on aperçoit aussitôt le village, la maison porte le numéro 635. Frappez à la fenêtre avant d'entrer; voici la clé; le loyer mensuel n'est que de quatre cents klés, une aubaine, deux cents ici, deux cents à la bonne femme qui l'habite et en prend soin. Elle répondra à toutes vos questions et sera à votre disposition la plupart du temps, mais non pas toujours: elle doit parfois s'absenter. Elle garde des vaches cachées et ne peut s'en occuper que de nuit, motus!»

Passé la barrière des Champs, le tram se vida. A moitié assoupi sur le siège en lattes de chêne, un clochard serrait contre sa poitrine son gros panier de jonc, couvert de cellophane. Le crâne hirsute se balançait au gré des arrêts et soubresauts du vieil engin. Par une fente du panier, un serpent domestique à striures blanches se laissa couler à terre et glissa vers la porte pliante sous laquelle il disparut. Arrivé avant le bus, Gloss fit le tour du terre-plein poussiéreux, longea les étalages déserts et, ne sachant quoi faire, demanda un godet d'eau-de-vie à la gargotte du marché. Une serveuse aux yeux battus lui offrit du caviar d'aubergines, qu'il déclina. A la table voisine, trois ivrognes comptaient avec difficulté les nom-

breuses bouteilles vides fièrement alignées devant eux. Dehors, adossé au mur, un petit aveugle jouait du tymbalon. Gloss ne parvint pas à avaler le liquide malodorant. Poursuivi par les lamentations du musicien, il se dirigea vers le grand véhicule jaune. Au second arrêt, protégé par la vitre embuée, il assista à une rixe de gitans. Devant une buvette, deux jeunes gens luttèrent, entourés de femmes et d'enfants. Se détachant sans effort, un des combattants prit la fuite. Les femmes reçurent le corps affaissé du vaincu; sur la poitrine basanée, le manche du couteau tranchait nettement. Il y eut des cris perçants, on entendit «Police!» L'instant d'après, la place était vide. Gloss manqua son arrêt et ne descendit que plusieurs centaines de mètres plus loin, grâce au lent passage d'un troupeau de moutons qui immobilisa le bus derrière un tourbillon de poussière. Sur la route, il croisa un garçon en touloupe portant dans ses bras un agnelet tacheté de brun.

La maison, ou plutôt la chaumière, le déçut. Il n'y avait, bien entendu, personne pour l'accueillir. La clé refusa d'entrer dans la serrure et il fallut emprunter une petite porte à l'arrière, attachée par un loquet de fil de fer qui sauta facilement. L'intérieur se réduisait à une seule pièce en terre battue parsemée de paille et de fleurs sèches, et garnie d'un poêle en argile passée à la chaux. Une table de cuisine peinte en bleu voisinait avec le lit étroit couvert d'un mince édredon rapiécé en plusieurs endroits. Une lampe à huile et une carafe en grès ornée d'entailles reposaient sur le bahut installé entre les deux minuscules fenêtres aux rideaux fleuris. Quatre cents klés! Un froid sec régnait dans la pièce. Il n'y avait pas la moindre trace de fagots ou de copeaux, ni à l'intérieur, ni dans la cour. Le foyer immaculé n'avait de toute évidence pas été employé depuis fort longtemps. Le puits dans la cour manquait de seau. En se penchant sur la margelle, Gloss en vit le fond boueux, les pierres effondrées. Blotti sous l'édredon il attendit Danielle jusqu'à la tombée de la nuit. Elle l'avait d'ailleurs prévenu qu'une répétition des couturières risquait de la retenir

à l'atelier assez tard. Lorsqu'il quitta la cabane, non sans remettre en place le loquet improvisé de la porte arrière, Gloss se dit avec un certain soulagement qu'il valait peut-être mieux que Danielle ne vît pas l'abri avant qu'il n'y apportât quelques objets indispensables: un peu de vaisselle, une bassine, un réchaud à huile, des bouteilles d'eau minérale, une couverture, des serviettes. En avançant d'un pas vif, il dépassa l'arrêt d'autobus sans s'en rendre compte et bifurqua en courant vers la ville, le long du chemin de fer désaffecté.

[Lors d'une visite ultérieure, Gloss découvre sous la chaumière une cave où vit caché un vieil homme poursuivi par les autorités. Au cours de plusieurs conversations, Gloss lui confie ses chimériques projets d'études, ainsi que sa peur d'être appelé sous les drapeaux. Un soir, afin de le rassurer, le fugitif lui raconte une légende entendue chez un saint homme au Nord du pays.]

«Il y avait une fois un roi qui ordonna aux habitants de son royaume de se convertir, sous peine de perdre leurs biens et privilèges. De nombreux sujets acceptèrent la nouvelle foi, d'autres se firent baptiser sans pour autant cesser d'adorer le Dieu éternel dans le silence de leurs demeures, d'autres enfin acceptèrent avec joie la pauvreté et les privations plutôt que de briser l'antique Alliance. Parmi ceux qui reçurent le baptême se trouvait une riche famille de négociants en soies, parfums et aromates d'orient, qui malgré sa dévotion ne put faire autrement car le roi lui aurait aussitôt enlevé le droit de conserver son prospère commerce. A la cérémonie assistèrent de nombreux dignitaires auxquels cette famille avait eu affaire, ainsi qu'une foule de chalands et d'amis: les notables, pour tirer vanité du grand pouvoir de leur roi; le public et les curieux, contents de voir que des personnes aussi riches et considérées n'étaient point exemptes d'injustices et de vexations. Les parents, suivis de leurs trois fils, s'agenouillèrent à tour de rôle devant l'autel pour être aspergés d'eau magique, au son

majestueux des grandes orgues et des chœurs. Mais le sacristain, qui avait naguère appartenu à l'Alliance et gardait dans son cœur un vif souvenir de ses commandements, ne remplit qu'à moitié la patère baptismale, de sorte qu'après avoir humecté les cheveux du marchand et de son épouse, le célébrant versa les dernières gouttelettes sur le front des deux frères aînés, et pour ne pas interrompre la fête solennelle, prononça les paroles et fit les signes requis en agitant la patère vide au dessus du cadet prosterné, sans qu'aucune particule d'eau ne le touchât. Le nom du cadet était Parole. Que ce fût dans sa nature, ou par secrète faveur du Seigneur qui, en lui épargnant la conversion, à l'insu de tous l'avait gardé dans la Tribu, le jeune Parole ne montra aucun goût pour l'enseignement des convertis, mais passait jours et nuits à déchiffrer le Saint Livre et autres rouleaux qu'il avait découverts dans une oubliette de la cave. Son désir le plus vif était d'étudier les sens cachés de l'Écriture, tels que révélés aux saints dont le Livre des Splendeurs rapportait les propos. Hélas, par ces temps de persécution, c'était la vocation la moins facile à poursuivre. Il avait entendu dire qu'au delà des mers, dans la douce Terre des Elus, de pieux et savants hommes enseignaient les mystères dont il était si avide, mais le voyage s'annonçait long et parsemé d'écueils. Comme de surcroît il ignorait lui-même l'invalidité de sa conversion, il ne se croyait aucunement digne de l'entreprendre. Sa jeunesse s'écoulait dans le doute et le désespoir.

Pendant ce temps, le roi d'un pays voisin offrit par proclamation sa fille unique et la moitié de son royaume à celui qui déferait et occirait le dragon de la mer. (Car ce royaume-là était persécuté par un vilain dragon qui chaque année exigeait une troupe de jeunes filles et de jeunes garçons, dévorés à loisir dans l'obscurité de son repaire.) Nombre de chevaliers tentèrent leur chance contre le monstre, mais en vain, car les couards à sa vue perdaient contenance et prenaient la fuite, alors que les rares preux qui osaient l'affronter laissaient toujours leur vie à l'entrée de la

grotte. Le temps du tribut annuel approchait. Le cœur meurtri, le roi se préparait à livrer au monstre une nouvelle fournée de victimes, lorsqu'un chevalier inconnu, revêtu d'une étincelante armure vermeille, se présenta au repaire du dragon, l'appela au combat, et après une lutte de trois jours et trois nuits, le défit et lui trancha la tête. Grande fut la joie du roi et de ses sujets; seule la princesse ne voulut pas prendre part aux fêtes et aux réjouissances, car, insensible aux supplications et menaces de son père, elle refusa d'épouser le vainqueur. Aussi le roi décida-t-il de lui donner la mort. Il fit armer un navire et ordonna à l'équipage de porter la princesse loin du rivage et de la jeter aux flots. Le capitaine, cependant, ému par la beauté de la victime, lui enleva ses chaînes et la déposa sur une île déserte au milieu de la mer.»

Quelques jours plus tard, lorsque Gloss revint pour entendre la suite du conte, il trouva la cachette déserte. Avant son départ le vieil homme avait écrit à la hâte, sur un bout de papier épinglé au dessous de la trappe: *Cave, memento, opperire.*

(A suivre, peut-être.)